

RTP 10207

1830-1930

COLLECTION DU CENTENAIRE DE L'ALGÉRIE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE

HISTOIRE ET HISTORIENS DE L'ALGÉRIE

par

J. ALAZARD, E. ALBERTINI, A. BEL, F. BRAUDEL, G. ESQUER
E.-F. GAUTIER, D' E. LEBLANC, G. MARÇAIS, W. MARÇAIS, P. MARTINO
M. MORAND, M. REYGASSE, Ch. TAILLIART, G. YVER, J. ZEILLER

INTRODUCTION DE STÉPHANE GSELL

Professeur au Collège de France - Membre de l'Institut

OUVRAGE PUBLIÉ PAR LES SOINS DE LA

REVUE HISTORIQUE

EXTRAIT

Zeller

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (VI^e)

M. CM. XXXI

Bibliothèque Maison de l'Orient



129792

CHAPITRE V

L'HISTOIRE ANCIENNE DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE¹ SES PROGRÈS DEPUIS CENT ANS

par Jacques ZEILLER

Directeur d'études à l'École des Hautes-Études

L'histoire de l'ancienne Église d'Afrique n'était assurément pas à découvrir quand la France commença, il y a cent ans, d'occuper le sol sur lequel cette histoire s'était déroulée. Les noms et les œuvres de ses écrivains les plus illustres, Tertullien, Cyprien, Augustin, et d'autres de moindre envergure, ses martyrs les plus glorieux, tels que les Scillitains ou les saintes Perpétue et Félicité, le cadre général de son organisation, ses épreuves après les persécutions romaines, comme le schisme donatiste et l'oppression vandale, étaient connus. En revanche, on ignorait à peu près tout de ses monuments, réduits à l'état de ruines, et, pour la plupart même, de ruines rendues invisibles par le travail des siècles.

1. Les études publiées dans ce numéro de la *Revue Historique* consacré au Centenaire algérien ont, à juste titre, pour objet l'Algérie plutôt que l'Afrique française du Nord dans son ensemble. Mais un travail qui n'envisagerait le passé chrétien que de la Maurétanie Césarienne, de la Numidie et de la portion de la province Proconsulaire comprise dans l'actuel département de Constantine aurait un caractère trop tronqué et trop artificiel pour être acceptable.

Ce sont ces monuments que la transformation des conditions du pays par l'occupation française et l'effort méthodique et prolongé de nos savants ont permis de retrouver en grand nombre. Depuis bientôt un siècle les découvertes n'ont pas cessé.

Mais cette même période qui a vu la conquête française et l'exploration archéologique de l'Afrique du Nord a vu aussi le grand mouvement de rénovation des études relatives à l'antiquité chrétienne. Mouvement auquel tous les pays européens de haute culture ont participé : qu'il suffise, pour n'en citer que les représentants les plus notoires depuis un siècle, de rappeler les noms de Duchesne, de Harnack et de de Rossi. L'histoire de l'ancienne Afrique chrétienne devait, comme celle des autres provinces de l'Empire romain, profiter de ce renouveau de la critique, du parti meilleur tiré des sources déjà utilisées et de la mise en possession de sources nouvelles. Bref, depuis un siècle, tant par les trouvailles matérielles que par le progrès des études fondées sur les textes, notre connaissance des origines chrétiennes de l'Afrique s'est notablement enrichie et, sur de nombreux points, elle s'est assez remarquablement renouvelée.

I

Les premières origines de l'Église africaine sans doute n'ont pas été éclaircies, et vraisemblablement ne le seront pas plus dans la suite que celle des Églises des autres provinces occidentales : aucun texte littéraire ni aucune inscription ne nous ont livré ni ne nous livreront, on peut le croire, le nom du premier prédicateur du christianisme à Carthage, non plus qu'à Marseille, à Carthagène ou à Salone. Mais c'est déjà quelque chose que d'avoir fait justice des légendes, qui avaient jeté sur ces origines moins de poésie que de fausse gloire. La floraison légendaire n'a d'ailleurs pas eu le temps de se développer en Afrique, par suite de la conquête arabe et de

l'islamisation du pays, autant qu'en Espagne ou en France, par exemple. Néanmoins quelques « traditions » fantaisistes, relatives à une évangélisation par des personnages apostoliques avaient commencé d'y circuler : on peut voir, dans le premier chapitre du livre consacré au christianisme dans la *Carthage romaine*, d'Auguste Audollent¹, et dans le premier chapitre du premier livre de l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, de Paul Monceaux², ce qu'il en faut penser.

L'un et l'autre concluent d'ailleurs à une introduction du christianisme sensiblement antérieure à la date de nos premières données positives sur l'Église africaine, qui apparaît constituée, pourvue d'un nombreux clergé et d'une foule de fidèles vers 180 : que la première propagande ait atteint l'Afrique trois quarts de siècle ou un siècle avant que de tels résultats aient été obtenus, leur paraît à tous deux hautement vraisemblable, le premier mettant plutôt l'accent sur le rôle que l'Église romaine semble bien avoir joué vers les commencements de cette pénétration chrétienne, le second insistant davantage sur celui des éléments orientaux qui se laissent entrevoir à ses plus lointaines origines.

Sur les martyrs qui, au II^e et au III^e siècles, illustrèrent les chrétientés africaines, des clartés nouvelles ont été apportées par de récents travaux. Les conclusions de l'un d'eux ne vont à rien moins qu'à effacer des listes martyrologiques le groupe qui, avec celui des martyrs Scillitains, passait pour le plus ancien de ceux dont pouvait s'enorgueillir l'Église d'Afrique : de l'enquête très

1. Paris, 1901.

2. Paul MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*. T. I, *Tertulien et les origines* (1901) ; t. II, *Saint Cyprien et son temps* (1902) ; t. III, *Le IV^e siècle d'Arnobé à Victorin* (1905) ; t. IV, *Le Donatisme* (1912) ; t. V, *Saint Optat et les premiers écrivains donatistes* (1920) ; t. VI, *Littérature donatiste au temps de saint Augustin* (1922) ; t. VII, *Saint Augustin et le donatisme* (1923). Paris, 1901-1923, 7 vol. in-8°.

pénétrante à laquelle s'est livré, il y a six ans, J. H. Baxter¹ sur les martyrs de Madaure, que l'on faisait contemporains des Scillitains, au temps de Commode, il résulte avec une quasi-certitude que ces prétendus martyrs ne sont que des fanatiques donatistes, exécutés probablement pour avoir pris part aux méfaits dont se rendirent coupables les membres les plus exaltés de la secte connus sous le nom de circoncillions.

En revanche les précieuses découvertes de Sermons inédits de saint Augustin faites par Dom Germain Morin² nous ont valu des précisions nouvelles sur un des plus célèbres groupes de martyrs de la persécution de Valérien, les martyrs dits de la *Massa candida* : on sait maintenant que ces chrétiens, peut-être toute la communauté chrétienne, d'Utique avaient à leur tête l'évêque Quadratus, dont la personnalité était restée jusqu'alors enveloppée d'obscurité³.

On sait aussi que, grâce à une passion heureusement découverte de nos jours, puis étudiée et critiquée par Paul Monceaux, le martyr inconnu Tipasius était un vétéran qui avait embrassé la vie ascétique après sa libération et fut mis à mort pour avoir refusé de reprendre du service⁴.

1. J. H. BAXTER, *The martyrs of Madaura a. D.* 180 (*Journal of theological Studies*, XXVI [octobre 1924], pp. 21-37).

2. Cf. ci-dessous, p. 120, n. 3.

3. Dom Germain MORIN, *La Massa Candida et le martyr Quadratus d'après deux sermons inédits de S. Augustin* (*Atti della Ponteficia Accademia di Archeologia*), ser. III. *Rendiconti*, vol. III, ann. 1924-25 [Rome, 1925], pp. 289-313.

4. P. MONCEAUX, *Étude critique sur la Passio Tipasii Veterani* (*Revue Archéologique*, 1904², pp. 267-274). Voir aussi du même : *La Passio Felicis. Étude critique sur les documents relatifs au martyre de Felix, évêque de Thibiuca* (*Ibid.*, 1905¹, pp. 335-340). Cf. encore les indications relatives aux martyrs de Maurétanie dont la « memoria », exhumée près de Renault, a été étudiée par S. GSELL dans son article sur *Le Christianisme en Oranie avant la conquête arabe* (*Bulletin du Cinquantenaire de la Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran*, 15 avril 1928, pp. 17-32).

Il n'est d'autre part pas sans importance d'apprendre que, aux yeux d'un critique aussi averti que P. de Labriolle, pour lequel l'œuvre de Tertullien n'a plus de secrets, « on peut hardiment identifier avec Tertullien⁵ » le rédacteur de la plus belle Passion africaine, celle des martyres Perpétue et Félicité et de leurs compagnons.

*
* *

Des hommes illustres ou tout au moins marquants, dont les noms semblent, de Tertullien à Augustin, résumer l'histoire de l'Église d'Afrique, il en est peu sur la vie, la pensée ou l'œuvre desquels des lumières plus vives n'aient été projetées depuis cent ans.

Ce qui a peut-être le plus contribué à les faire jaillir et à les répandre, c'est le renouvellement des études philologiques qui s'est traduit, en matière d'antiquités chrétiennes, par une vaste entreprise d'éditions patristiques. La publication du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* de Vienne apparaît au point de départ de beaucoup des travaux critiques qui ont eu pour résultat de mettre dans un jour plus exact la figure d'un Tertullien, d'un Cyprien ou d'un Augustin. Les éditions françaises de la Société Guillaume Budé ont, dans ces dernières années, déterminé chez nous un mouvement analogue. Les éditions récentes de Tertullien par Kroymann, Reifferscheid et Wissowa, de Minucius Felix par Halm, de saint Cyprien par Hartel, de Commodien par Dombart, d'Arnohe par Reifferscheid, de Lactance par Brandt et Laubmann, de saint Augustin par Knoll, Weihrisch, Zycha, Urba, Goldbacher, Hoff-

5. P. DE LABRIOLLE, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, 2^e éd. [Paris, 1924], p. 143. Cf. du même, *La crise montaniste* [Paris, 1913], pp. 345-351.

mann, de Victor de Vita par Petchenig, dans le *Corpus* de Vienne¹, sont trop connues pour qu'il y ait autre chose à faire ici qu'à les rappeler. On sait d'autre part que la Société Budé a fait paraître, dans ces toutes dernières années, des éditions, avec traductions françaises, de l'*Apologeticum* de Tertullien par Waltzing et Siveryns², de la *Correspondance* de saint Cyprien par l'abbé Bayard³, et des *Confessions* de saint Augustin par P. de Labriolle⁴.

De l'*Apologeticum* de Tertullien, J. P. Waltzing a donné aussi le commentaire le plus utile qui existe⁵. P. de Labriolle, de son côté, a montré, dans son ouvrage désormais classique sur la *Crise montaniste*⁶, et que Tertullien n'était pas tout dans le montanisme et qu'il avait cependant imprimé sur cette doctrine une marque singulièrement personnelle, en tentant paradoxalement, en homme d'autorité qu'il restait dans sa dissidence d'avec la grande Église, de faire rentrer le montanisme dans les cadres de la hiérarchie.

A quel personnage ecclésiastique, d'autre part, s'en est-il pris dans le *De pudicitia* (I, 4), en le qualifiant, avec une intention visiblement ironique, de *Pontifex Maximus* et d'*episcopus episcoporum*? On a longtemps cru que c'était le pape Zéphyrin. De Rossi le premier⁷, sur la foi de rapprochements avec les *Philosophoumena* d'Hippolyte (IX, 12), s'est prononcé pour le pape Calixte, et les critiques les plus éminents se sont ralliés à cette thèse. P. de Labriolle, dans sa *Crise montaniste*⁸, en a montré à la fois la

1. Ces diverses éditions s'échelonnent de 1863 (*Octavius* de Minucius Felix, par Halm, vol. II du *Corpus*) à 1923 (*Epistolae* d'Augustin, par Golbacher, vol. LVIII).

2. *Collection des Universités de France*. Paris 1929.

3. *Ibid.* Paris, 1926.

4. *Ibid.* Paris, 1925.

5. *Travaux de la Faculté des Lettres de l'Université de Liège*, XXIV (1919).

6. Cf., ci-dessus, p. 115, n. 5.

7. *Bullettino di archeologia cristiana*, 1866, p. 26.

8. P. 453-455.

force et les faiblesses. La question demeure ouverte, et l'hypothèse de l'identification de l'*episcopus episcoporum* avec l'évêque de Carthage n'est pas exclue¹.

A propos de Tertullien encore et du plus brillant avec lui des apologistes africains, Minucius Felix, un problème s'est posé, qui n'a pas cessé jusqu'aujourd'hui d'inspirer et d'exercer l'ingéniosité de nombreux critiques : de l'*Apologeticum* de Tertullien ou de l'*Octavius* de Minucius Felix, lequel est le plus ancien et a, dans certaines de ses parties, servi de modèle à l'autre ? P. de Labriolle a, dans son *Histoire de la littérature latine chrétienne*², présenté avec beaucoup de bonheur le faisceau d'arguments de critique interne qui ne semblent pas laisser la possibilité de douter que c'est Octavius, esprit fin, délicat et mesuré, mieux fait peut-être pour amener des âmes à la foi chrétienne que Tertullien, mais loin de la vigueur dialectique de celui-ci, qui s'est mis à son école. La discussion néanmoins se poursuit toujours, et chaque année, on peut s'en faut, voit paraître un article de revue allemande, belge, française ou italienne, soumettant à ses lecteurs de nouvelles raisons de se prononcer dans un sens ou dans l'autre. On n'en a, à vrai dire, produit en faveur d'Octavius que deux qui aient donné à réfléchir. L'une fait état de la citation dans l'*Octavius* (31, 4) d'une référence à *Cassius, in historia* ; Tertullien, dans un passage correspondant de l'*Apologeticum* (10, 7) parle de *Cassius Severus*. De là, le raisonnement suivant³ : Minucius a voulu citer l'historien Cassius Hernina

1. Les derniers travaux sur la question, et qui en donnent la bibliographie la plus récente, sont ceux du Père P. GALTIER, *Le véritable édit de Calliste* (*Revue d'histoire ecclésiastique*, 1927, pp. 465-488), et de Ad. HARNACK, *Sitzungsberichte der preuss. Akad. der Wissensch., Phil.-hist. Klasse*, juillet 1927, p. 465, et janvier 1928, p. 46 sq.

2. Pp. 173-175.

3. Cf. Ad. EBERT, *Tertullians Verhältnissen zu Minucius Felix* (*Abhandlungen der sächsischer Gessellschaft der Wisseschaften*, XII *Phil.-hist., Klasse*, V [1870], pp. 319-336).

(II^e siècle avant J.-C.) ; Tertullien, par distraction, a cru qu'il s'agissait de l'orateur Cassius Severus (mort en 37 après J.-C.) et a complété le nom comme il l'avait compris ; il a même répété son erreur dans l'*Ad Nationes* (2, 12). Argument qui n'est point resté sans réplique)¹, rien ne prouvant que Tertullien n'ait pas voulu citer en effet Severus Cassius et que Minucius Felix, venant ensuite, n'ait supprimé le *cognomen* Severus par symétrie avec d'autres noms qu'il a également mentionnés. Plus impressionnante peut-être est l'observation de Théodore Reinach² sur les deux passages respectifs de l'*Apologétique* (24, 8) et de l'*Oclavius* (21, 9) relatifs à la déification des rois de Maurétanie : tandis que Tertullien dit, sans produire d'exemple individuel, que les Maures divinisent leurs rois, Minucius ne parle que de la divinisation de Juba, que confirme une inscription³ ; pourquoi aurait-il restreint l'application de l'apothéose à ce prince, s'il avait eu le texte de l'*Apologétique* sous les yeux ? Inférence fort judicieuse, non pourtant peut-être décisive. La controverse n'est pas close.

L'œuvre de saint Cyprien, elle aussi, a soulevé de gros problèmes. Ils ont échauffé les esprits dès le temps de la réforme, et le débat s'est ranimé de nos jours avec la reprise de faveur des recherches relatives aux origines chrétiennes. Cyprien a-t-il explicitement admis la primauté de juridiction de l'évêque de Rome ? est-il au contraire le champion d'un épiscopalisme qui exclut toute idée de primauté ? ou sa pensée, plus nuancée, fait-elle sa part à la conception d'un centre réel d'unité pour l'Église universelle ? Des esprits aussi divers qu'Otto Ritschl et Dom Chapman, Ehrard et l'abbé Tixeront, Harnack, Funk et Mgr Batiffol, ont pris parti, associés ou opposés de façon parfois assez inattendues, pour l'une ou l'autre des

1. Cf. KROLL, *Rheinisches Museum*, LX (1905), p. 307.

2. *Revue d'histoire des religions*, 1921, pp. 59-68.

3. *C. I. L.*, VIII, 29, 627.

solutions¹. Hugo Koch, ancien élève de Funk, a appliqué à l'étude de la question toute l'ardeur d'une critique fraîchement émancipée des leçons de son maître et singulièrement vigoureuse et conclu à l'épiscopalisme le plus rigoureusement incompatible avec toute notion de primauté². Mais, pour qui lit ensuite les fines analyses de P. de Labriolle dans son *Histoire de la littérature latine chrétienne*³, l'impression s'atténue fortement que Koch ait dit là-dessus le dernier mot.

De Commodien, c'est l'époque et la patrie même qui ont été controversées. Appartient-il au III^e, au IV^e ou même au V^e siècle ? Écrivit-il en Gaule ou en Afrique ? La thèse de Brewer⁴, qui décidait en faveur de la Gaule et de la deuxième moitié du V^e siècle, a été, aussitôt que formulée, vigoureusement attaquée par l'abbé Lejay⁵, bientôt suivi par la majorité des critiques, et l'Afrique chrétienne garde tous ses droits à revendiquer pour sien ce poète, dont la personnalité demeure quelque peu énigmatique, mais qui paraît bien avoir composé ses *Instruktionen* et son *Carmen apologeticum* en un temps où, pour l'Église, le pouvoir impérial faisait encore figure d'adversaire.

Le cas d'Arnobé, ce converti de la dernière heure, dont l'apologétique a des parties si sujettes à caution, a pu causer des étonnements, mais n'a point plus de nos jours qu'auparavant suscité de travaux spécialement significatifs.

1. Sur l'histoire de cette controverse, cf. J. TURMEL, *Histoire de la théologie positive*, t. II (Paris, 1902), p. 216 sq. et 269 sq., et P. DE LABRIOLLE, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, pp. 191-197.

2. H. KOCH, *Cyprian und der römische Primat (Texte und Untersuchungen, etc., XXXV, 1* [Leipzig, 1910]. Cf., du même, *Cyprianische Untersuchungen (Arbeiten zur Kirchengeschichte, IV* [Bonn, 1926]).

3. Pp. 191-195.

4. *Forschungen A. Ehrhard und J.-P. Kirsch*, VI, 1-2 (Paderborn, 1906), et X, 5 (1910).

5. *Revue Critique*, LXIV (1907), pp. 199-209 ; LXVIII (1909), p. 125.

Il n'en est pas de même de Lactance, à qui l'on a voulu enlever un morceau essentiel de son œuvre en lui contestant, dès le xvii^e siècle, la paternité du *De mortibus persecutorum*. Son éditeur du *Corpus* de Vienne, Brandt, s'était montré peu disposé à la lui reconnaître¹; l'habile plaidoyer en sens contraire de René Pichon² la lui a définitivement restitué, avec l'assentiment de Brandt lui-même, et il a en même temps réhabilitée la valeur historique d'un traité en qui des dédains excessifs ne voulaient voir qu'un témoignage d'histoire à peu près entièrement négligeable.

Saint Augustin a été étudié et admiré avec une telle continuité au cours des âges qu'on se serait volontiers demandé *a priori* si le nôtre pouvait encore trouver dans l'accroissement de sa documentation et de ses ressources critiques de quoi le mieux connaître et le mieux comprendre. Il en a pourtant été ainsi. D'abord, — et il importe de souligner que nul des autres représentants illustres de la pensée chrétienne en Afrique n'a procuré aux érudits modernes une bonne fortune comparable, — on a tout récemment retrouvé de nouveaux et appréciables fragments de son œuvre : des Sermons inédits ont été, dans ces quinze dernières années, identifiés et publiés par Dom Germain Morin³. Il est certain, d'autre part, que l'évolution intellectuelle d'un homme comme saint Augustin est un sujet dont l'intérêt ne s'épuise pas : on trouvera dans l'introduction de P. de Labriolle à son édition des *Confessions*⁴ un aperçu des nombreux travaux qu'elle a provoqués dans le dernier demi-siècle,

1. *Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften, Wien. Philos.-hist. Klasse*, CXX (1890) et CXXV (1891).

2. R. PICHON, *Lactance*, Paris, 1901.

3. *S. Aureli Augustini tractatus sive sermones*, éd. G. Morin. Campoduni et Monaci, 1917. D'autres sermons ou fragments de sermons et diverses additions ont été publiés par le même auteur dans la *Revue Bénédictine*, 1924, pp. 181-199, et 1928, pp. 215-224, et Bulletin, n° 610. Sur le sermon relatif aux martyrs de la *Massa Candida*, v. ci-dessus, p. 114, n. 3.

4. Cf. ci-dessus, p. 116, n. 4.

depuis Ernest Havet¹ et Harnack² jusqu'à Prosper Alfarié³ et à P. de Labriolle lui-même, qui a conclu les discussions soulevées sur la « sincérité de saint Augustin » par ce jugement plein de sagesse qu'il serait « imprudent de substituer au témoignage qu'Augustin porte sur son évolution intellectuelle et religieuse des conjectures infiniment plus incertaines⁴ ». Enfin la notion de l'Église qui se dégage des écrits et de l'activité ecclésiastique même de l'évêque d'Hippone méritait incontestablement d'être étudiée en elle-même, et l'a été de fait dans l'un des volumes les plus remarquables du grand ouvrage de Mgr Batiffol sur *Le catholicisme des origines à saint Léon*, sous le titre : *Le catholicisme de saint Augustin*⁵ : l'auteur y a mis en relief le caractère plus mystique que juridique, mais par là même non moins attaché à la considération de l'unité qu'on le fut toujours à Rome, de l'écclésiologie de saint Augustin.

* * *

Le récit de la longue et terrible crise, le schisme donatiste, qui déchira si cruellement, après la fin des persécutions et pendant plus d'un siècle, la chrétienté africaine⁶ est aujourd'hui fait, de main de maître, dans la très belle *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, de Paul Moncaux⁷, qui donne bien plus que ne promet son titre et

1. *Le christianisme et ses origines*, t. II (Paris, 1872), p. 135.

2. *Augustins Confessionen*. Giessen, 1888.

3. *L'évolution intellectuelle de Saint Augustin*. Paris, 1918.

4. Edit. des *Confessions*, t. I, p. xxii.

5. Paris, 1920.

6. On trouvera quelques lignes intéressantes sur le caractère de révolution sociale et de réaction nationale que prit le schisme donatiste en certaines régions d'Afrique, en Numidie particulièrement, dans le livre de E.-F. GAUTIER, *Les siècles obscurs du Maghreb* (Paris, 1927), p. 233 et 261-265.

7. Cf. ci-dessus, p. 113, n. 2.

constitue la synthèse la plus complète que nous ayons sur le passé chrétien de l'Afrique du 1^{er} au 5^e siècle. Elle n'est point encore terminée : l'histoire de la période vandale et de la période byzantine restent à écrire. Un résumé en a été présenté dans un livre qu'il convient de citer à côté de celui de P. Monceaux, mais sans établir entre eux de comparaison, l'*Afrique chrétienne*¹, de Dom H. Leclercq, d'une érudition plus touffue et moins assimilable sous des dimensions pourtant plus modestes. On peut en rapprocher les trois volumes du P. Mesnager, *Le Christianisme en Afrique*, fort savamment documentés, mais dont la composition, sinon aussi la critique, laisse un peu à désirer². Une vue d'ensemble plus sommaire, mais plus au courant des derniers travaux, a été donnée, il y a deux ans à peine, par le professeur italien E. Buonaiuti, sous le titre *Il cristianesimo nell'Africa romana*³. Et l'on ne saurait omettre les exposés déjà fort nourris qui se trouvent dispersés en divers chapitres de l'*Histoire ancienne de l'Église*, de Mgr Duchesne⁴, non plus que les chapitres consacrés à l'Église dans l'*Afrique byzantine*, de Ch. Diehl⁵.

De l'histoire purement littéraire de l'Afrique chrétienne on a d'autre part un tableau composé de portraits séparés, mais dessinés avec autant de sûreté que d'élégance, dans l'*Histoire de la littérature*

1. 2 vol., Paris, 1904 (2^e éd. pour le t.I).

2. Paris-Alger. 1912-1915.

3. Bari, 1928.

4. 4 vol. Paris, 1906-1925. On sait que le t. IV, publié après la mort de l'auteur par les soins de Dom Quentin, a paru sous un titre à part : *L'Église au VI^e siècle*. « J. ZEILLER a consacré à l'Afrique chrétienne la majeure partie d'un chapitre (pp. 277-306), suivi de bibliographie (pp. 306-308), de *L'Empire romain et l'Église*, dans l'*Histoire du Monde*, t. V², Paris, 1928. » (N. D. L. R.)

5. Paris, 1896, pp. 408-452 et 503-516. Voir aussi, pour la période vandale, F. MARTROYE, *Genséric. La conquête vandale en Afrique et la destruction de l'Empire d'Occident* (Paris, 1907, ch. V).

chrétienne de P. de Labriolle¹, qui y a fait ressortir la place éclatante qu'a tenue l'Afrique romaine dans les lettres chrétiennes. Il faut en rapprocher, quoique la manière en soit différente, la *Geschichte der allchristlichen Litteratur*, de Bardenhewer², où abondent les renseignements sur les auteurs chrétiens de l'Afrique. La *Patrologie*³, du même auteur, en est un bon résumé.

L'organisation de l'Église d'Afrique, nombre, groupement, apparition et disparition des sièges épiscopaux, a été étudiée dans les deux volumes de Mgr Toulotte, *Géographie de l'Afrique chrétienne*⁴, qui est en réalité une *Africa sacra*, refonte de celle du Jésuite Morcelli⁵, utile à consulter, bien qu'elle ne soit pas à l'abri de toute critique. Des matériaux, que Mgr Toulotte avait réunis, mais non encore mis en œuvre, ont été utilisés par le P. Mesnage dans *l'Afrique chrétienne. Evêchés et ruines antiques*⁶, il y a une vingtaine d'années.

II

Ce dernier travail n'était pas uniquement fondé sur les textes. Une histoire comme celle de l'ancienne Afrique chrétienne n'est en effet pas écrite seulement dans les livres, elle l'est aussi dans la pierre. Sur ce terrain de l'archéologie, les découvertes ont été si nombreuses en Algérie et en Tunisie depuis un siècle que, Rome et la région voisine exceptées, il n'y a peut-être pas de terre qui nous

1. V. ci-dessus, p. 115, n. 5.

2. 4 vol., 2^e éd. Fribourg-en-Brisgau, 1913-1924.

3. 3^e éd. Fribourg-en-Brisgau, 1910.

4. 4 vol. Rennes-Paris, 1892 (I); Montreuil-sur-Mer, 1894 (II et III); Rennes-Paris, 1894 (IV).

5 S. A. MORCELLI, *Africa cristiana*. 3 v. Brixen, 1816-1817.

6. Paris, 1912. On peut encore mentionner ici le travail de A. SCHWARTZ, *Untersuchungen über die Entwicklung der afrikanischen Kirche*. Göttingen, 1892.

ait livré autant de restes matériels du christianisme antique que l'Afrique du Nord.

Et tout d'abord sa capitale, Carthage. Si elle a quelque peu déçu les espérances de ceux qui s'étaient flattés de retrouver la Carthage punique sous les ruines de la Carthage romaine, elle-même si maltraitée pendant des siècles, après la destruction de la ville par Hassan, elle a procuré aux chercheurs qui se sont donné la tâche de faire revivre sous nos yeux la Carthage chrétienne de précieuses satisfactions.

L'initiateur en ce domaine ne fut autre que le cardinal Lavignerie, qui, une fois investi de la dignité qui le faisait successeur des anciens primats d'Afrique, résolut de consacrer ses efforts à la résurrection matérielle en même temps que religieuse de la métropole africaine. Le réalisateur a été l'homme auquel le grand archevêque confia la mission d'explorer les ruines, le Père Delattre. C'est le Père Delattre qui a dirigé les fouilles exécutées à Carthage, qui a recueilli tous les débris antiques rendus au jour, les a réunis dans le Musée Lavignerie, objet depuis tant d'années de l'admiration des visiteurs, et les a interprétés avec une sagacité à laquelle le monde savant se plaît à rendre hommage. Sans doute ce que l'on a réussi, grâce à lui, à apprendre est encore peu auprès de ce que l'on aimerait savoir. Ce qui est revenu aujourd'hui à la lumière n'en apparaît pas moins considérable.

On connaît maintenant à Carthage cinq basiliques chrétiennes : la *basilica maiorum*, sur le plateau de Meidfa, fouillée en 1907, qui renfermait les tombeaux des saintes Perpétue et Félicité et l'inscription à elles consacrée, retrouvée par le Père Delattre en trente-cinq morceaux et reconstituée par lui ; la basilique de Saint-Cyprien, sur la colline de Sainte-Monique, hors les murs de la ville antique, avec ses sept nefs, son atrium, son abside accostée d'un *presbyterium*, ses neuf mille inscriptions, et à quelque distance de laquelle une *area* chrétienne en a encore livré nombres d'autres ; la basilique dite de

Damous-el-Karita, près de la butte de Bab el Rih, qui, avec son atrium, ses neuf nefs, ses soixante-cinq mètres de longueur, son baptistère et sa rotonde souterraine, son cimetière et ses vingt milliers d'inscriptions, constitue l'un des plus beaux ensembles archéologiques qui aient été mis au jour depuis les débuts de ce siècle ; la basilique dite de Bir-el-Knissia, découverte en 1922, près du village de Douar-ech-Chott, au pied de la colline Saint-Louis, qui avait un atrium, trois nefs, des mosaïques funéraires et de nombreuses épitaphes ; enfin la basilique byzantine dite de Douimès, dont les cinq nefs et les grands fonts baptismaux, dégagés en 1899, s'élevaient au-dessus d'une curieuse nécropole punique. Une chapelle souterraine, où on voyait l'image d'un évêque, qui pourrait être Cyprien, a été découverte, en 1899 également, dans le flanc Sud-Est de la colline Saint-Louis. Une autre chapelle et des sépultures l'ont été plus récemment sur la colline dite de Junon.

L'installation du Carmel, fondé sur le désir du cardinal Lavignerie en 1884, a permis de reconnaître en cet endroit les Thermes de Gargilius, où se tint, en 411, la grande assemblée épiscopale destinée à mettre fin au schisme donatiste et dont saint Augustin nous a conservé le procès-verbal résumé.

Ces fouilles diverses¹ et d'autres moins importantes ont donné l'occasion de retrouver de multiples objets chrétiens, dont une collection de lampes, l'une des plus considérables et variées que l'on

1. On en trouvera le résumé, avec un certain nombre de références bibliographiques, dans *Carthage autrefois. Carthage aujourd'hui*, par deux Pères blancs, Tunis, 6^e éd., 1927. Cf., entre autres, pour les détails, le P. DELATTRE, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1907, pp. 104, 118, 176, 193, 511, 516 ; 1916, pp. 149-150 ; 1917, pp. 506-507 ; 1922, p. 302 ; 1923, p. 444 ; 1924, p. 324-346 ; S. GSELL, *Chronique archéologique africaine (Mélanges de l'École française de Rome, XX [1900], p. 118 seq. ; P. GAUCKLER, Inventaires des basiliques, II, pp. 227-240 ; Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques, p. 415 seq. ; LANTIER, *ibid.*, 1921, pp. 87-94.*

possède aujourd'hui¹, des vases, des cachets, des bas-reliefs, des sarcophages, et les innombrables inscriptions qui ont fourni au P. Delattre, aidé plus d'une fois, dans leur interprétation, comme il l'a rappelé lui-même, des savants conseils de M. Héron de Villefosses², l'abondante matière d'une étude d'ensemble : *L'Epigraphie funéraire chrétienne à Carthage*³.

Ce qui s'est fait à Carthage s'est renouvelé, sur une moindre échelle, en maint endroit de l'Afrique du Nord. Il n'est pas possible, sous peine de transformer cet aperçu historique en un monotone répertoire, de dresser ici la liste de tous les lieux où l'exploration archéologique a fait sortir de nouveau de terre d'antiques édifices chrétiens. On en trouvera une dans le grand ouvrage qui est, à lui seul, l'un des plus expressifs témoignages de ce que fut, au XIX^e siècle, l'activité scientifique française en Afrique et qui porte le nom qu'on voit reparaître à tout instant lorsqu'on en passe en revue les manifestations, *Les monuments antiques de l'Algérie*, de Stéphane Gsell publiés en 1901⁴. Cette liste, il est vrai, s'est allongée depuis lors assez sensiblement, ainsi que l'on pourrait s'en rendre compte en parcourant le gros article consacré à l'*Afrique chrétienne* par Dom Leclercq dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne* de Dom Cabrol⁵, et la difficulté s'en accroîtrait de la reproduire dans un travail aussi bref que celui-ci. Mieux vaut, ce semble, s'arrêter aux trouvailles les plus significatives, soit par l'importance des restes

1. Catalogue dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1890, p. 134 seq., 1891, p. 39 seq., 596 seq.

2. Qui a, à diverses reprises, publié lui-même des inscriptions chrétiennes d'Afrique ou des observations à leur sujet : cf., entre autres, *Comptes-rendus de l'Ac. des Inscr.*, 1892, p. 211 ; *Archives des Missions scientifiques*, 1874, p. 401 seq. ; *Bull. arch. du Comité*, 1888, p. 356 ; *Bull. de la Sté. des Antiquaires de France*, 1877, p. 204.

3. Tunis, 1926.

4. T. II : *Monuments chrétiens et byzantins*. Paris, 1901.

5. T. I [Paris, 1907], pp. 658-747.

découverts eux-mêmes, soit par celles des lieux où elles ont été effectuées.

Comme il s'y fallait attendre, c'est dans la province Proconsulaire, la plus romanisée des provinces africaines, que la moisson a été le plus riche. Certains des monuments chrétiens dont on y peut aujourd'hui visiter les vestiges sont universellement célèbres : telle la magnifique basilique de Théveste (Tebessa), dont S. Gsell a si clairement décrit les aspects successifs¹ : la basilique primitive du iv^e siècle, longue de 80 mètres, précédée d'un atrium et d'escaliers monumentaux et flanquée de la « salle tréflée », qui fut peut être un baptistère, puis les portiques, l'avenue dallée et le bâtiment annexe ajoutés sous la dynastie théodosienne, le nouveau baptistère, les dépendances, peut-être monastiques, et l'enceinte, qui pourraient dater du v^e siècle, et enfin la chapelle byzantine. Il n'y a pas d'ensemble de ruines chrétiennes aussi imposant sur le sol africain.

Mais d'autres villes comptèrent des édifices plus nombreux : ainsi Sufetula, qui, à l'époque byzantine, fut un moment capitale de l'une des provinces formées du démembrement de la Proconsulaire, la Byzacène, et où des fouilles récentes, dont le résultat a été exposé par Alfred Merlin², ont fait connaître une église dite de l'évêque Ballator, celle du prêtre Vitalis, celle du prêtre Severus, et la chapelle de l'évêque Jucundus ; les deux premières offrent la particularité, qu'on retrouve ailleurs, à Thelepte et à Mididi, de posséder deux absides opposées³. Toutes ces constructions très voisines les unes des autres paraissent remonter au v^e siècle et donnent

1. *Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, pp. 265-291.

2. *Forum et églises de Sufetula (Notes et documents publiés par la Direction des Antiquités, V. 1912)* ; *L'église du prêtre Vitalis à Sufetula (Revue Tunisienne, 1917, pp. 1-28)*. Cf. aussi, du même, *Bull. arch. du Comité*, 1913, p. CLXXXIV seq. ; 1914, p. CLXII seq.

3. Cf. ci-dessous, p. 128.

l'impression que la Sufetula des temps vandales a dû être l'un des évêchés les plus considérables de la Byzacène.

Les sanctuaires de beaucoup d'autres cités de l'Afrique Proconsulaire ont réapparu aujourd'hui par l'effort méthodique de nos archéologues : l'église de Thugga (Dougga), découverte en 1917 par L. Poinssot et R. Lantier, qui date probablement du début du v^e siècle et possédait trois nefs, une abside et une crypte, ainsi qu'un caveau funéraire avec pavement de mosaïque¹, la basilique, également pourvue de mosaïques tombales, la chapelle, les deux baptistères et peut-être les monastères de Thabraca (Tabarka), explorés ou étudiés par La Blanchère, Paul Gauckler et le capitaine Benet², les églises de Thelepte³ et de Mididi⁴, avec leurs doubles absides opposées, l'église du prêtre Alexandre à Bulla Regia⁵, les trois basiliques de Madaure, dont deux ont été décrites par S. Gsell dans la belle monographie qu'il a consacrée à la patrie d'Apulée⁶, qui renfermait une épitaphe mentionnant un évêque contemporain de Gélimer⁷, basilique urbaine, fouillée en 1920-21, et basilique

1. *L'église de Thugga (Revue archéologique, 1925², pp. 228-247).*

2. LA BLANCHÈRE, *Tombes et mosaïques de Thabraca*, [Paris 1897]; LA BLANCHÈRE et P. GAUCKLER, *Catalogue du Musée Alaoui* [Paris, 1897]. II, p. 13 et 21; *Supplém.*, I, par P. GAUCKLER [1910], p. 28-32, et II, par MERLIN [1922], p. 23-27, p. 312; P. GAUCKLER, *Mosaïques tombales d'une chapelle de martyrs (Monuments Piot, t. XIII. [Paris, 1906], pp. 175-227)*; Capitaine BENET, *Les fouilles de Tabarka en 1904 (Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques, 1905, pp. 378-394).*

3. S. GSELL, *Édifices chrétiens de Thelepte (Atti del II^o Congresso internazionale di Archeologia cristiana [Rome, 1900], pp. 195-197)*; P. GAUCKLER, *Basiliques chrétiennes de Tunisie*, pl. XXIV et pp. 8-9.

4. GAUCKLER, *ibid.*, pl. XXVIII.

5. CARTON, *Compt. rend. Acad. Inscr.*, 1915, pp. 124-125; *Recueil de Constantine*, XLIX [1915], p. 82.

6. *Khamissa. Mdaourouch. Announa*, 2^e partie : *Mdaourouch* (Alger-Paris, 1918), p. 115 sq.

7. Cf. E. ALBERTINI, *Bulletin archéologique du Comité*, 1921, p. CLXXIV, et S. GSELL, *Inscriptions latines de l'Algérie*, 2758 bis, et p. 295.

suburbaine, fouillée en 1913-14, qui semblent l'une et l'autre du ve siècle, la troisième, étudiée par E. Albertini¹, autre basilique urbaine, qui présente cette particularité assez rare d'être une ancienne basilique civile, remaniée et transformée en église chrétienne au iv^e siècle, la chapelle byzantine de la ville de Thubursicum Numidarum, objet d'une autre monographie de S. Gsell².

La Numidie, quoique déjà moins riche en centres urbains que la province Proconsulaire, en comptait cependant un grand nombre, et la liste d'évêchés numides que nous fournissent plusieurs documents conciliaires³ atteste qu'il y avait à peu près partout, à partir du iv^e siècle, des chrétientés organisées. Il s'en faut qu'on ait retrouvé toutes les églises dans lesquelles priaient leurs fidèles ; un grand nombre néanmoins sont désormais sous nos yeux. Parmi les plus dignes d'intérêt, il convient de citer d'abord celles de la petite ville qui a fourni à S. Gsell, en même temps que Madauros et Thubursicum Numidarum, le sujet d'une étude particulière, Thibilis (Announa), où l'on a reconnu une église du Nord, avec des fonts à cuve baptismale lobée et plusieurs dépendances, explorée en 1903, une église du Sud, signalée dès le xviii^e siècle, l'une et l'autre ne remontant pas plus haut que l'époque byzantine, et une petite chapelle, peut-être antérieure⁴. Thamugadi (Timgad), la plus célèbre aujourd'hui peut-être des cités africaines ressuscitées par le Service des Monuments historiques, laisse voir à ses visiteurs quatre églises, deux baptistères, plusieurs chapelles, dont une du temps du patrice byzantin Grégoire⁵. Dans les ruines de

1. *Bulletin archéologique du Comité*, 1924, p. cxxxiii-cxxxiv, et 1925, pp. 285-292.

2. *Ibid.*, 1^{re} partie : *Khamissa* (Alger-Paris, 1918), p. 43.

3. Cf. la *Notitia episcoporum, Numidia*.

4. GSELL, *Khamissa, Mdaourouch. Announa*, 3^e partie : *Announa* (Alger-Paris, 1918), pp. 91-100.

5. Cf. BOESWILLWALD, CAGNAT et BALLU, *Timgad. Une cité africaine dans l'Empire romain*. Paris, [1891-1905]. R. CAGNAT, *Timgad, Tebessa et*

sa voisine, Lambèse, la ville militaire, qui n'a pu jusqu'ici être fouillée que très imparfaitement, on n'a encore trouvé, il y a une trentaine d'années, qu'une chapelle de basse époque, décrite par M. Besnier¹. A Lamasba, un petit sanctuaire, dégagé depuis très peu de temps, a livré une cuve à reliques pourvue d'une intéressante inscription, dont on redira tout à l'heure un mot². A Cuicul (Djemila), dès aujourd'hui presque aussi réputée, sinon aussi visitée, que Tingad pour la saisissante résurrection d'une petite cité romaine d'Afrique qu'elle présente dans le plus beau cadre de montagnes sévères, toute une série d'édifices chrétiens, deux basiliques jumelles, dont une grande à cinq nefs, avec l'inscription métrique en mosaïque de l'évêque Cresconius³, un baptistère, avec bains, une chapelle et peut-être une demeure épiscopale, se montrent groupés autour d'une esplanade dans le faubourg Sud-Est de la ville ; deux autres s'élevaient respectivement dans les faubourgs du Nord-Ouest et de l'Est⁴.

La Maurétanie enfin, malgré sa relative pauvreté en monuments antiques, tient sa place parmi les territoires de l'Afrique du Nord qui ont enrichi l'archéologie chrétienne. On connaît présentement, pour ne mentionner toujours que le plus notable, à Rusguniae (cap Matifou, en face d'Alger, à l'autre extrémité de la baie),

les villes antiques de l'Afrique du Nord, [Paris, 1910] ; A. BALLU, *Guide illustré de Tingad*, [Paris, 1910] ; P. MONCEAUX, *Tingad chrétien* [Paris, 1911].

1. *Inscriptions et monuments de Lambèse et des environs (Mélanges de l'École française de Rome, XVIII [1898], pp. 470-480.*

2. GAGÉ, *Église et reliquaire d'Afrique (Mélanges de l'École française de Rome, XLIV [1927], pp. 102-118).*

3. Cf., E. ALBERTINI, *Bulletin archéologique du Comité*, 1922, p. xxvi-xxxii.

4. Cf. P. MONCEAUX, *Cuicul chrétien (Atti della Ponteficia Accademia di Archeologia, ser. III. Memorie, vol. I, parte I [Rome, 1923], pp. 89-113) ; du même, Découverte d'un groupe d'édifices chrétiens à Djemila (Compt. Rend. Acad. Inscr., 1922, pp. 380-407).*

une basilique, qui, après destruction, fut reconstruite à l'époque byzantine¹, à Iomnium (Tigzirt), deux églises, dont une grande, étudiée par Gavault et S. Gsell, qui paraît d'époque constantinienne, et deux chapelles², une autre église encore, dite de Reparatus, à Castellum Tingitanum (Orléansville)³. Mais les plus belles découvertes sont celles de Tipasa, entre Alger et Cherchell, dues encore à Gavault, qui commença les fouilles en 1882, et à S. Gsell, qui prit, il y a trente-six ans, Tipasa comme sujet de thèse latine⁴ : on peut admirer aujourd'hui, dans ce site charmant de la côte algérienne, les restes d'une grande basilique de 52 mètres de long, avec un baptistère et des annexes, d'une autre église urbaine, de la basilique funéraire de sainte Salsa, formée d'une chapelle primitive, sur laquelle se greffa ensuite un plus vaste édifice, de la chapelle funéraire de l'évêque Alexandre, qui renfermait une inscription métrique devenue célèbre⁵, mentionnant ses prédécesseurs sous le nom de *justi priores*, qu'ont commentée Mgr Duchesne⁶ et, plus récemment, J. Carcopino⁷, et d'une autre petite chapelle.

Enfin, tout à fait dans l'Ouest de la Maurétanie Césarienne, à Ala Miliaria (Benian, département d'Oran), d'autres fouilles d'un très haut intérêt, exécutées par Rouziès et décrites par S. Gsell, aboutissaient, il y a une trentaine d'années, au dégagement d'une basilique et de caveaux funéraires donatistes, dont l'un, comme

1. GRANDIDIER, *Une basilique chrétienne à Rusguniae*. Alger, 1900.

2. GSELL, *Monuments antiques de l'Algérie*, II, p. 294 seq. GAVAULT, *Étude sur les ruines romaines de Tigzirt* [Paris, 1897].

3. GSELL, *Ibid.*, p. 120.

4. *De Tipasa, Mauretaniæ Cæsariensis urbe* [Alger, 1894].

5. *C. I. L.*, VIII, 20905.

6. *C. R. Ac. Inscr.*, 1892, pp. 111-114.

7. *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1928, pp. 121-125.

l'a appris une précieuse inscription, était celui d'une martyre de la secte, Robba¹.

Ces trouvailles si abondantes et dont on ne peut, en ces pages rapides, donner qu'un si insuffisant aperçu, nous suggèrent quelque idée de ce que fut autrefois l'Église africaine dans sa vitalité et sa continuité, mettant, pour ainsi dire, sa marque triomphante sur le sol dès le lendemain des persécutions impériales, quoique groupant encore généralement ses temples aux extrémités et dans les faubourgs des villes, dont le centre demeure pour quelque temps aux dieux du paganisme, déchirée bientôt après par le schisme donatiste, dont la tenace emprise se laisse peut-être quelquefois matériellement saisir dans la multiplicité des sanctuaires de localités secondaires, subissant sans faiblir la persécution des rois vandales, sous lesquels on la voit même parfois, comme à Sufetula, sembler prendre un nouvel essor, couvrant enfin la terre africaine de ses édifices nouveaux ou restaurés durant les deux siècles de cette domination byzantine qui, on s'en rend compte maintenant y a laissé autant, sinon plus, de vestiges que la domination romaine proprement dite².

Les communautés chrétiennes d'Afrique ont aussi marqué leur trace dans la terre qu'elles habitaient par leurs sépultures. On sait le rôle des *areae* dans leur histoire primitive³, et l'on a vu ci-dessus que plusieurs nécropoles chrétiennes avaient été retrouvées à Carthage⁴. Il importe de signaler que certaines sépultures africaines

1. S. GSELL, *Fouilles de Benian* (Ala Miliaria) [Paris, 1899]. Cf. du même, *Monuments antiques de l'Algérie*, II, pp. 175-179, et *Le christianisme en Oranie* (v. ci-dessus, p. 114, n. 4), p. 21.

2. On pouvait déjà se faire une idée de l'importance de la construction byzantine en Afrique par quelques pages substantielles de Ch. DIEHL dans son *Afrique byzantine* (cf., ci-dessus, p. 122, n. 5), pp. 419-413.

3. TERTULLIEN, *Ad Scapulam*, 3.

4. Pp. 124-126.

offrent un caractère qui leur appartient presque en propre : c'est l'utilisation de la mosaïque. Alors qu'il ne semble pas qu'en Gaule on ait usé de la mosaïque pour recouvrir le pavement des caveaux funéraires, que l'Espagne n'a fourni jusqu'ici que très peu de mosaïques tombales d'époque antique, on en connaît dès maintenant en Algérie et en Tunisie plus de quatre cents¹.

* * *

L'on pense bien enfin que les inscriptions, dont il n'est guère d'année qui ne nous en apporte de nouvelles, ont, depuis un siècle, contribué pour une part sérieuse à l'accroissement de nos connaissances sur l'antiquité chrétienne en Afrique. Elles doivent être un jour, mais ne sont pas encore, toutes publiées dans le *Corpus inscriptionum latinarum*. Elles ont, d'autre part, été l'objet de la savante enquête de Paul Monceaux, *l'Enquête sur l'Épigraphie chrétienne d'Afrique*², qui constitue un recueil, accompagné d'un commentaire, de tous les textes épigraphiques chrétiens d'Afrique qui étaient en notre possession il y a un quart de siècle. Depuis lors, les acquisitions nouvelles n'ont pas cessé. Toutes les inscriptions chrétiennes de la partie de la Proconsulaire englobée dans l'Algérie actuelle et qui étaient connues en 1922, sont au recueil des *Inscriptions latines de l'Algérie* de Gsell³, qui donnera dans les volumes suivants celles de la Numidie et de la Maurétanie Césarienne. On a cité plus haut le travail du P. Delattre sur *l'Épigraphie funé-*

1. Cf. POINSSOT et LANTIER, *L'église de Thugga* (*Revue archéologique*, 1925², p. 243, n. 4).

2. *Revue archéologique*, 1903², pp. 59-90 ; 1904¹, pp. 354-373 ; 1906¹, pp. 177-192, 260-279, 461-575 ; 1906², pp. 126-142, 297-310 ; continuée dans les *Mémoires présentés par divers savants étrangers à l'Académie des Inscriptions*, t. LXXXVIII, 1^{re} partie [1908], pp. 161-339.

3. T. I, Paris, 1922.

raire chrétienne de Carthage¹. Il faut noter que c'est de la Numidie, de sa capitale, Cirta (Constantine), que nous est venu le texte épigraphique chrétien d'Afrique qui a le plus exercé la sagacité des interprètes, celui des *Martyres Horlenses*², c'est-à-dire des martyrs Jacques et Marien et leurs compagnons, de la dénomination desquels on n'est pas encore parvenu à présenter une explication qui ait recueilli l'unanimité des suffrages³.

Certaines autres trouvailles faites en Numidie, à Timgad, ont, elles aussi, posé quelques problèmes, qui ont été plus complètement résolus. Une inscription⁴, publiée d'abord par Lévi-Provençal, étudiée ensuite successivement par P. Monceaux, E. Albertini, J. Carcopino et S. Gsell, qui paraît bien en avoir définitivement fixé le sens, invoquait le Christ, médecin des âmes, *Christus medicus*, pour les bons et pour les pêcheurs repentants, comparés, d'après une exégèse augustinienne, sur laquelle J. Carcopino a su le premier s'appuyer, aux mains et aux pieds du Seigneur. Idée qui reparait dans l'inscription de la cuve à reliques de l'église précitée de Lamasba, désignant les saints par l'expression de *membra Christi*⁵. L'autre texte épigraphique de Timgad qui intéresse le plus l'histoire chrétienne consiste en une table de patronat⁶, comme on en possède déjà quelques-unes et qui a pour originalité de placer sous l'invo-

1. P. 126.

2. *C. I. L.*, VIII, 7924.

3. Cf. MONCEAUX, *Enquête (Mémoires de l'Acad. des Inscr., loc. cit., p. 266-270)*; GSELL, *Recueil de Constantine*, XXX (1895-96), pp. 212-217, et *Dicl. d'Archéologie chrétienne*, de Cabrol-Leclercq, III, p. 2715.

4. LÉVI-PROVENÇAL, *Revue Africaine*, 1909, p. 17; MONCEAUX, *C. R. Ac. Inscr.*, 1920, pp. 79-81; ALBERTINI, *ibid.*, pp. 81-83; CARCOPINO, *Atti della Pont. Acad. di Archeol.*, ser. III. *Rendiconti*, vol. V, ann. 1926-27 [Rome, 1928], pp. 79-87; GSELL, *Sur une inscription latine de Timgad*, (*Revue africaine*, 1928, pp. 20-22).

5. Cf., ci-dessus, p. 130, n. 2.

6. J. CARCOPINO, *La table de patronat de Timgad (Revue Africaine*, 1913, pp. 163-165).

cation du Christ des honneurs municipaux rendus à un desservant du culte impérial. Mais ce n'est pas là le seul exemple de cette apparente alliance de deux cultes, qui n'atteste en réalité que la sécularisation définitive de celui qui n'avait jamais été que la manifestation à forme religieuse du loyalisme politique : une autre table de patronat, offerte par les décurions de Tipasa à un gouverneur de Maurétanie Césarienne¹, porte aussi d'incontestables marques chrétiennes.

Il faut signaler également que la découverte à Cuicul de la grande inscription en mosaïque de l'évêque Cresconius², reproduction avec nombreuses variantes ou adaptation de la dédicace de l'église de l'évêque Alexandre et de l'épithaphe de celui-ci à Tipasa³ a permis d'affirmer l'existence d'un archétype commun et par conséquent de modèles d'inscriptions à l'usage des mosaïstes, de même qu'il y avait des modèles de dessin pour les mosaïques ornementales ou à figures.

L'exploration archéologique du Maroc, encore si récente, a déjà donné dans le domaine de l'épigraphie chrétienne quelques résultats : deux inscriptions de Tanger figurent au *Corpus*⁴. Une troisième, publiée par M. Besnier dans les *Archives marocaines*⁵, l'épithaphe d'Aurelia Sabina, a le mérite plus grand d'être datée par les noms des consuls de l'année 345. Enfin les fouilles de Volubilis nous ont livré tout récemment, dans la première inscription chrétienne qu'on y ait découverte, le nom d'un *vice praepositus*, chef militaire local, qui a vécu au VII^e siècle⁶. Ce texte, plein d'intérêt

1. *C. I. L.*, VIII, 2210.

2. Cf. ci-dessus, p. 130.

3. Cf. 131.

4. VIII, 21.816 et 21.817.

5. 1912, pp. 379-380.

6. J. CARCOPINO, *Note sur une inscription chrétienne de Volubilis* (*Hesperis*, 1928, pp. 135-145).

dans sa brièveté et la rusticité de sa gravure, témoigne, ainsi d'ailleurs que plusieurs inscriptions provenant de l'Oranie occidentale¹, du maintien de la vie chrétienne dans le cadre indigène de populations désormais isolées politiquement de Rome et de Byzance.

Survie qui, on ne l'ignore pas, se prolongea en certaines régions de l'Afrique du Nord pendant plusieurs siècles de domination musulmane. Ici encore, l'épigraphie est venue confirmer les textes littéraires : L. Paribeni publiait naguère des épitaphes chrétiennes provenant d'un cimetière voisin de Tripoli et qui datent du x^e siècle².

* * *

On le voit, des découvertes de toute nature, mais dont on n'a pu rappeler ici que les principales, faites sur le sol de l'Afrique dans le dernier siècle écoulé, inscriptions, mosaïques, sépultures, édifices religieux, nous ont rendu l'histoire locale du christianisme africain singulièrement plus parlante et, si l'on peut dire, plus réelle qu'elle ne le pouvait être il y a cent ans.

Il resterait à souhaiter maintenant qu'une grande œuvre d'ensemble vint synthétiser toutes les données ainsi acquises, en ajoutant au récit historique composé d'après les textes littéraires, dont P. Monceaux nous offre un modèle achevé, l'étude archéologique qui en serait l'heureux complément.

Cette histoire tocate, qu'on désirerait aussi vivante et, pour

1. Références dans l'article précité (p. 114, n. 4) de S. GSELL, *Le christianisme en Oranie avant la conquête arabe*, p. 32.

2. *Africa illustrata*, 1927. Cf., sur les derniers temps du christianisme africain, l'ouvrage de L. B. HOLME, *The extinction of the christian Church in North Afrika* [Londres, 1898], qui est d'ailleurs de médiocre valeur.

l'essentiel, aussi riche de substance que celle de P. Monceaux, bien qu'un peu plus condensée peut-être, serait le plus bel hommage à rendre aux grands souvenirs de l'antique Église d'Afrique, à la suite du centenaire célébrant les événements qui en ont permis la résurrection sur la terre que l'occupation française a rendue à la civilisation.